

Etymologies

Pelio Fronzaroli – University of Firenze

[In a recently published volume, the state of the comparative and etymological studies has been exhaustively handled by the organiser of this symposium. In this paper, I will limit myself, to review certain aspects of etymological research, keeping in with my own cultural trajectory that has led me to study the common lexicon of texts written in a new Semitic language. I will illustrate it with some examples taken from my personal experience.]

L'état des études comparatives et étymologiques a été traité avec sérieux et de manière exhaustive par l'organisateur de ce symposium, dans un volume récemment publié.¹ Fidèle à mon parcours culturel qui m'a conduit de l'étude du lexique commun à celle de textes écrits dans une nouvelle langue sémitique, je me bornerai dans cette communication à rappeler certains aspects de la recherche étymologique, en les illustrant par quelques exemples tirés de mon expérience directe.

1. *L'étymologie n'est pas à la mode*

Dans le dernier volume de la *Bibliographie Linguistique* (paru en 2003 et relatif aux études de 1999), sur 19.116 fiches la rubrique *Étymologie* en compte seulement 11.² Et dans un volume destiné à la présentation des études linguistiques l'étymologie est mentionnée deux fois au sujet de l'histoire de la linguistique antique et médiévale³ et une fois au sujet de l'histoire de la langue, où il est fait allusion à la fascination pour l'étymologie.⁴ Il faut arriver à l'ouvrage collectif établi par R.E. Asher pour trouver enfin un excellent article de Y. Malkiel.⁵

On devine aisément les raisons d'une telle impopularité. L'étymologie est avant tout un type de recherche à caractère historique. Elle peut être définie comme l'étude des rapports formels et sémantiques qui relient un vocable à un ou plusieurs vocables qui le précèdent chronologiquement. L'intérêt de la linguistique générale contemporaine, si fortement tourné vers la synchronie, ne peut que considérer marginales des recherches de ce genre. Mais à cela vient s'ajouter un autre caractère qui apparaît négatif du point de vue d'une linguistique ayant tendance à se vouloir scientifique. Et c'est son caractère de

1. DEL OLMO LETE 2003, pp. 139-196.

2. *Linguistic Bibliography* 2003, p. 169.

3. COLLINGE 1990, p. 797 *sq.*, 798 *sq.*

4. COLLINGE 1990, p. 877.

5. MALKIEL 1994, pp. 1168-1178.

discipline probabiliste, qui ne s'enseigne pas, qui réclame des fondements mais ne fonctionne pas sans une intervention empirique et intuitive.⁶

2. Mots transparents et mots opaques

L'étymologie du XIX^e siècle fortement orientée vers le contrôle des correspondances phonétiques nous apparaît aujourd'hui totalement inadéquate. Il faut pourtant rappeler que c'est à ce seul contrôle que l'on doit d'être passé des étymologies fantaisistes des siècles passés à l'étude scientifique de l'histoire des mots. Et (soit dit en passant) que de fois il nous est encore donné de voir proposer des comparaisons lexicales auxquelles un minimum de sévérité du dix-neuvième siècle ne ferait pas de mal!

Du point de vue du locuteur, l'évolution phonétique des langues pose de sérieuses difficultés pour reconnaître la parenté de certains mots dans des langues semblables. Avant la découverte de la régularité des correspondances phonétiques, il aurait certainement été possible de percevoir que le syr. *meskīnā* et l'ar. *miskīn* sont le même mot, même s'il se serait avéré difficile de trouver des arguments pour démontrer le passage de ce vocable de l'une à l'autre des deux langues (si ce n'est la plus grande ancienneté des attestations araméennes par rapport à celles de l'arabe). En revanche il aurait été impossible d'établir sur des bases sûres la comparaison entre vocables ayant une structure consonantique différente, comme par exemple le syr. *'ap^ca* et l'ar. *ḏab^c* "hyène". Dans une période antérieure à la découverte des Néogrammairiens, *miskīn* aurait été un mot transparent par rapport à son équivalent araméen, alors que les deux noms de la hyène auraient été des mots réciproquement opaques. C'est la découverte de la régularité des correspondances phonétiques qui a rendu ces mots transparents.

La distinction entre "mots transparents" et "mots opaques", que j'ai voulu mettre en relation ci-dessus relativement à la comparaison, est d'habitude utilisée (selon une proposition initiale de S. Ullmann) en ce qui concerne leur motivation étymologique;⁷ c'est-à-dire en référence à leur filiation par rapport à un ou plusieurs vocables précédents. Les mots dont l'origine immédiate est évidente sont considérés transparents. Tous les mots dont l'étymon n'est pas immédiatement évident demeurent opaques et sont l'objet de la recherche étymologique. Dans les langues sémitiques les schémas dérivationnels, à travers la vocalisation interne, ainsi que les préfixes et les suffixes qui y participent, rendent justement de nombreux vocables "transparents" de ce point de vue, même lorsque leur étymon lointain n'est pas identifiable.

Ceci peut permettre l'étymologie immédiate de formes antiques même lorsqu'on ignore le sens précis du vocable, pourvu que son aire sémantique soit connue. Un exercice scolaire éblaïte contient deux lemmes écrits sur la partie antérieure d'une tablette lenticulaire (TM.75.G.2300). Les deux sumérogrammes choisis par le scribe (ou suggérés par son maître) sont représentés par des signes difficiles et rarement utilisés. Le premier sumérogramme (VE 970) est une variante de celui qui était lu à Ebla uš_x "sang" (à la place de úš). Les trois plus importantes sources de la liste lexicale bilingue font correspondre d'un commun accord cette variante avec le mot sémitique équivalent *da-mu /damu(m)/*. Le scribe de notre exercice ne s'est pas contenté d'une glose aussi évidente et a préféré un vocable plus difficile: *sa-rí-a-du*. La connaissance des suffixes et de leur fonction dans les langues sémitiques et même dans l'éblaïte permet d'interpréter cette graphie comme terminant par */-īy-at-u(m)/*. Les habitudes graphiques des scribes permettent à leur tour de rattacher ce vocable au sém. *ša^cr- "cheveux", */ša^cr-īy-at-u(m)/*. Mais comment expliquer qu'un dérivé du vocable commun pour "poil; cheveux" ait été considéré approprié pour gloser le

6. Sur les problèmes généraux de l'étymologie, voir BENEDETTI 2003 (avec bibliographie).

7. ULLMANN 1962.

sumérogramme désignant le "sang"? Nous pouvons supposer que la glose indiquait le réseau des vaisseaux sanguins, avec une évolution sémantique semblable à celle de l'ar. *šā^crīya* "grillage".⁸ Dans ce cas *sa-rí-a-du* devient un mot "transparent" et son sens peut être proposé même si l'étymon de base reste dans les limites de notre documentation, un "nom primitif".

3. La limite chronologique

Dans le contexte de la rédaction des dictionnaires étymologiques, il a été posé la question de savoir jusqu'où doit remonter la recherche pour offrir une étymologie adéquate. Pour des raisons pratiques les dictionnaires de langues modernes tendent à fixer une limite dans l'exploration des couches auxquelles il serait possible d'avoir recours. Ils ramènent par exemple les vocables des langues néolatines à leur base latine sans remonter plus haut. L'attention pour des données collatérales ou plus anciennes est propre en revanche aux vocabulaires étymologiques comparatifs, un genre qui a vu le jour au XIX^e siècle comme fruit de la pensée historique comparative et qui s'est poursuivi au XX^e siècle. Dans les études sémitiques le vocabulaire historique comparatif représente le seul modèle jusqu'à la parution de *Etymological Dictionary* de Militariév et Kogan.⁹ On peut rappeler l'utile *Comparative Dictionary of Ge'ez* de W. Leslau, qui ne se présente même pas dans son titre comme un vocabulaire étymologique.¹⁰ C'est là une limite qui découle de l'état des études et probablement de la documentation même des langues sémitiques. Le méritoire *Dictionnaire des racines sémitiques* de D. Cohen, où les différents noyaux sémantiques sont donnés sous la même racine, en est une illustration patente.¹¹ Pourtant, dans le développement futur de la recherche comparative, il faudrait prévoir des hypothèses étymologiques à différents niveaux chronologiques. Ces hypothèses devraient permettre de préciser l'ancienneté de chaque noyau sémantique, au sein des ramifications d'une racine commune unique. Et parallèlement, au niveau formel, il faudrait distinguer les racines homonymes, dotées d'une existence autonome au plan d'une langue sémitique commune supposée, des développements marginaux, parfois propres à une seule langue.¹²

Par contre, dans l'étymologie de mots étudiés séparément comme, par exemple, dans un article, la limite chronologique dépend des options du chercheur. Toutefois là encore on pourrait fixer des critères généraux. Dire que l'italien *re* dérive du latin *rex* est sans aucun doute correct mais en même temps insuffisant. On voudrait savoir entre autre comment et pourquoi *rex* signifie justement "roi".¹³ En d'autres termes, il me semble qu'une étymologie devrait rendre compte non seulement de la continuité, ou des mutations phonétiques, mais du moment de la formation et de la création, de la façon dont la langue a pourvu à la nécessité de désigner une nouvelle notion. Bien entendu, cela ne sera pas toujours possible.

4. La documentation disponible

Bien évidemment, la possibilité de reconstruire l'histoire d'un mot est conditionnée par la documentation disponible, et c'est là une limite que l'ingéniosité du chercheur n'est pas toujours en mesure de franchir. Les mots du lexique commun sémitique que nous considérons comme des "noms primitifs"

8. FRONZAROLI 1995, p. 58; aussi SJÖBERG 2003, p. 259.

9. MILITARIEV - KOGAN 2000.

10. LESLAU 1987.

11. COHEN 1970-.

12. FRONZAROLI 1972, p. 248 *sq.*

13. Cf. ERNOUT - MEILLET 1959, p. 572 *sq.*: "Il est naturel de penser que *rex* appartient au groupe de *regō*, comme *dux* au groupe de *dūcō*. L'emploi de ces thèmes racines pour désigner des agents est chose exceptionnelle; ce doit être l'un des archaïsmes des langues périphériques du domain indo-européen".

sont tels seulement en vertu de notre documentation et dans quelques cas une comparaison à un niveau supérieur (par ex. chamitosémitique) ou bien sur une aire plus étendue (per ex. méditerranéenne ou nostratique) pourrait en expliquer l'origine.

Même en restant à l'intérieur de l'aire sémitique nous pouvons observer comment s'élargit progressivement l'horizon de notre compréhension au fur et à mesure que s'accroît la documentation. En 1928 la connaissance de l'akkadien permet au lexique syriaque de Brockelmann de trouver l'étymon du syr. *meskīnā* "pauper, infelix" dans le bab. *muškēnu* (qu'il indique, sur la base de la bibliographie assyriologique disponible, comme étant un participe de *šukēnnu*).¹⁴ Au cours des années suivantes quelques progrès sont réalisés sur le plan formel. En 1952, la grammaire de von Soden indique le verbe akkadien comme *šukēnu*, un quadriconsonantique avec la troisième consonne faible¹⁵ et en reconstitue la forme du participe comme **muška'inum*.¹⁶ Mais son vocabulaire fait dériver le nom du paléoamorite *maska'enum*.¹⁷ La documentation est encore limitée au babylonien; pour le III^e millénaire, von Soden peut citer seulement l'emprunt sémitique dans le sumérien MAŠ.EN.KAK, à lire maš-ka₁₅-en. L'emprunt, attesté également à l'époque présargonique, était déjà présent dans le glossaire paléoakkadien de Gelb qui l'enregistrait sous le lemme ŠK'xN.¹⁸

Du point de vue des emprunts européens et aussi de l'arabe, duquel ils dérivent, la forme babylonienne représente un étymon satisfaisant. Mais du point de vue de la comparaison sémitique, le verbe quadriconsonantique pour "se prosterner" représente un défi. Déjà F. Buhl avait indiqué une dérivation possible du verbe babylonien à partir d'une racine à moyenne faible, sans pouvoir bien sûr la préciser.¹⁹ La découverte des archives centrales éblaïtes en 1975 permet de remonter encore plus loin dans la connaissance de l'histoire de ce mot. Le verbe pour "se prosterner" apparaît à présent (nous sommes environ en 2250 av. J. C.) en graphie phonétique dans un contexte narratif: "Et ils se prosternèrent (le roi de Mari et son ministre) devant le prêtre et la prêtresse" (*uš-ga-i-na*, *ARET XIII* 1 r. V 11-17).²⁰ Deux sources de la liste lexicale bilingue enregistrent le sumérogramme et la glose correspondante: maš-ka₁₅-en // *mu-sa-ga-i-núm* (A₂), [*m*]u-su-<ga->i-nu-um (B).²¹ Gelb, qui en 1957 avait transcrit *muška'inum*,²² admet à présent une forme š/2.²³ La graphie éblaïte qui indique la consonne faible par le syllabogramme -i- restreint le champ des hypothèses, du fait que les habitudes des scribes éblaïtes permettent l'usage de ce signe seulement pour /hi/, /ħi/, /yi/. Il devient donc possible d'interpréter le verbe pour "se prosterner" comme la conjugaison š/2 du sém. **kyn* "être humble", conservé en arabe avec le sens de "s'humilier".²⁴ Le sens de "devenir humble, se prosterner" peut dériver de la fonction intransitive-inchoative du thème causatif dérivé des verbes statifs.²⁵

Désormais il est clair que du sém. **kyn* s'est formé un causatif š/2 qui indiquait la façon traditionnelle d'exprimer un hommage à des divinités ou à des personnes. La présence du participe dans la liste lexicale bilingue (et dans une des sources de la liste monolingue qui a servi de modèle)²⁶ suggère que celui-ci

14. BROCKELMANN 1928, p. 474.

15. VON SODEN 1952, p. 158, § 109 j.

16. *Ibidem*, p. 72, § 57 e.

17. AHW, p. 684, s.v. *muškēnu(m)*.

18. GELB 1957, p. 266.

19. BUHL 1915, p. 440, s.v. *miskēn*: "Wzl. *kwn* od. *k'n*, *khn*, etc."

20. Pour l'interprétation, voir FRONZAROLI 2003, p. 16 (15).

21. Pour la lecture de la glose de la source B, voir FRONZAROLI 1984, p. 146.

22. GELB 1957, p. 266.

23. GELB 1977, p. 23.

24. FRONZAROLI 1984, p. 131 et p. 146.

25. Cf. BROCKELMANN 1908-1913, I, p. 527; VON SODEN 1995, p. 146, § 89 e.

26. PICCHIONI 1997, p. 89, et p. 169, n. 274; ARCHI 1992, p. 16 sq.

pouvait être déjà utilisé dans la seconde moitié du III^e millénaire pour indiquer une condition sociale. Dans les *omina* paléobabyloniens *muškēnum* est le citoyen opposé au roi et au Palais; dans le Code d'Hammurabi on distingue trois classes: les hommes de haut rang, les citoyens et les esclaves. Ce n'est qu'à partir du médiobabylonien que ce vocable vient souligner la carence de propriétés personnelles ou familiales, et donc la pauvreté économique et le poids social négligeable. Dans les *omina* et en littérature (à l'occasion aussi dans d'autres textes) *muškēnu* apparaît dans le sens de "pauvre" opposé à "puissant, important" (*kabtu*).²⁷ Cependant, il n'en reste pas moins surprenant de voir comment de l'éblaïte aux langues européennes modernes la forme phonétique s'est si peu transformée, alors que le sens attesté au I^{er} millénaire av. J. C. se perpétue dans la langue littéraire italienne et dans les dialectes, où *meschino* a le sens de "pauvre, malheureux". Le passage de la notion de pauvreté (économique) à l'aire des comportements et des qualités de l'esprit semble être par contre une évolution européenne. Dans l'usage courant italien *meschino* indique un "esprit borné, étroit", et en français *mesquin* est défini comme "(chose) qui manque de grandeur, de noblesse; (personne) qui est attaché à ce qui est petit, médiocre".

Naturellement la découverte d'attestations plus anciennes n'entraîne pas toujours une meilleure connaissance de l'origine du vocable. Souvent les nouvelles attestations permettent seulement de rétrodater le vocable sans permettre d'acquisitions essentielles pour son histoire. Tel est le cas, par exemple, de l'attestation de *En-na-II* / lú / *gúm-rím* "Henna-II, le fils du prêtre" (*ARET* XIII 14 v. VII 11-13),²⁸ qui se réfère à deux personnages bien connus dans les textes rituels et administratifs. La découverte nous permet de connaître l'équivalent éblaïte de la graphie sumérographique, utilisée habituellement (lú dingir-dingir "celui des dieux, prêtre"), et de rétrodater le sém. **kumr*- attesté jusqu'alors en Mésopotamie au II^e millénaire (à partir du paléoassyrien et du paléobabylonien de Mari)²⁹ et plus tard au I^{er} millénaire dans l'aire nord-occidentale.³⁰ L'attestation éblaïte ne fournit par contre aucune suggestion quant à son étymologie, rattachée par certains à **kmr* "être chaud, brûlant".³¹ Le prêtre éblaïte apparaît dans les textes comme un fonctionnaire du temple, préposé à l'offre des sacrifices, auquel n'est attribué aucun caractère enthousiaste ni prophétique.

D'autres fois, outre la rétrodatation, la nouvelle attestation permet une identification de la structure consonantique plus complète et donc une comparaison plus large et plus sûre. La glose éblaïte *a-ga-mu-um* (équivalente au sum. kar "emporter") est immédiatement comparable à l'akk. *ekēmum*. Compte tenu des normes d'évolution phonétique propres à l'akkadien, le vocabulaire de von Soden considère possible que la première consonne soit /^h/, mais il ne peut en être certain parce que ces mêmes normes permettraient aussi /h/.³² L'attestation éblaïte (où le syllabogramme -a- peut indiquer seulement /^ha/ ou /^ha/), permet à présent d'établir la forme sémitique comme *^c*km*. A ce niveau, les attestations de l'aire sémitique archaïque fournissent un étymon à l'ar. ^c*km* qui a le sens technique de préparer les bagages pour le transport: "envelopper (et nouer) les bagages (dans un morceau de tissus)".³³

5. Le parcours de la recherche

27. CAD, M, II, p. 275.

28. Pour l'interprétation, voir FRONZAROLI 2003, p. 161 (59).

29. CAD, K, p. 534 sq.

30. HAL, p. 459, s.v. *komer*.

31. Ainsi dans HAL, p. 459. Ceci est également vrai pour l'étymologie, proposée pendant le colloque par F. Corriente, qui rattache le mot sémitique à la circoncision (cf. ar. *kmr*).

32. AHW, p. 194, s.v. *ekēmu(m)*.

33. FRONZAROLI 1984, p. 130.

La cohérence avec les normes de l'évolution phonétique, ou avec des catégories connues d'exceptions à ces normes, est indispensable mais n'assure pas une étymologie exacte. Il faut en même temps assurer la compatibilité dans l'évolution du sens selon des catégories acceptables dans les langues en question. Hormis en cas de comparaisons évidentes, l'étymologie est une hypothèse ouverte à la vérification d'autres connaissances.

En règle générale une recherche étymologique suivra ces étapes: une intuition, ou hypothèse; une vérification formelle; une vérification sémantique; une évaluation de la vraisemblance relativement à l'état de la documentation. Le nom akkadien d'un insecte peut illustrer cette procédure.

5.1. *Intuition*

Dans les listes lexicales akkadiennes apparaît un vocable *bu/alīt(t)u(m)* qui est donné comme équivalent du sum. *uḫ-giš* "ver du bois". Le même vocable est attesté en araméen comme *bu/alītā*, qui est à considérer un emprunt. Le vocabulaire de von Soden le transcrit sans aucune indication étymologique.³⁴ Le vocable pourrait être comparé avec l'akk. *balātu* "vivre" (et avec *bultu* "guérison").

Vérification formelle. La dérivation immédiate à partir de *bultu* ne présente pas de problèmes phonétiques. Quant à sa formation *bu/alīt(t)u(m)* peut être considéré comme un dérivé formé avec le suffixe d'appartenance *-ī-*, dans la forme au féminin *-īt-*. De la même manière sont dérivés d'autres noms d'insectes comme *ḥabubītu* "abeille", "l'insecte qui bourdonne", de **ḥbb* "murmurer"; *kulīlītu* "libellule", redétermination à partir de *kulīlu* "libellule", "la petite épouse", diminutif de *kallatu* ^d*Šamaš*.³⁵

5.2. *Vérification sémantique*

Le modèle de dérivation est applicable pour l'existence d'autres noms d'insectes de formation parallèle mais l'étymon présente des problèmes sur le plan culturel. Il est vrai que **blt* pourrait se référer à une utilisation thérapeutique mais celle-ci ne semble pas attestée, bien que l'utilisation de certains insectes à des fins médicales et magiques soit prouvée. En l'absence de tout autre documentation, l'hypothèse pourrait être considérée vraisemblable, quoique non sans réserves.

5.3. *Documentation ultérieure*

En réalité les documents du II^e millénaire révèlent une graphie phonétique différente, *bušītum*. Il faudra en considérer la forme primitive, étant donné que le passage de /š/ à /l/ devant une dentale se produit régulièrement à partir de la période médiobabylonienne. La comparaison avec **blt*, si elle a été perçue par les babyloniens, appartiendrait si c'est le cas à l'étymologie populaire. La formation du nom avec le suffixe d'appartenance reste valable mais il faut une nouvelle hypothèse.

5.4. *Nouvelle hypothèse et vérification sémantique*

On peut trouver le nouvel étymon dans *bušum* "timidité". Le ver du bois aurait donc été défini comme "l'insecte timide" en raison de l'habitude qu'il a de se cacher à l'intérieur du bois. La définition apparaît vraisemblable. Le III^e millénaire n'apporte pas une documentation ultérieure. Dans les textes d'Ebla la graphie phonétique du nom sémitique n'est pas attestée. La graphie *uman+giš-lūr* "le ver du bois du toit", conservée dans un fragment d'une liste bilingue de noms d'animaux, n'a pas de glose.³⁶

5.5. *Vraisemblance*

34. AHW, p. 143, s.v. *bušītum*.

35. VON SODEN 1995, p. 85, § 56 q.

36. Pour la lecture et l'interprétation du sumérogramme, voir FRONZAROLI 2005, § 2.

Une évaluation complète exigerait une comparaison avec les noms du ver du bois dans d'autres langues sémitiques. En l'état actuel de la recherche, l'hypothèse proposée semble vraisemblable. Même si l'on trouvait des preuves d'un usage thérapeutique, le passage normal de /š/ à /l/ semble plus vraisemblable par rapport à la conservation durant le I^{er} millénaire d'une forme primitive tirée de *bl̥, après que le nom ait été remodelé sur *bš̥t en paléobabylonien et que la forme primitive ait été complètement oubliée.

6. Valeur cognitive des formes reconstruites

Il a été observé plus d'une fois que le référent ne peut être déduit de la valeur descriptive du signe et on a donné l'exemple des erreurs commises autrefois dans la reconstruction de certains aspects de la culture matérielle préhistorique. Afin d'inviter à la prudence, on a rappelé les différentes hypothèses formulées dans le temps relativement au berceau d'origine des indoeuropéens. Au contraire les vocables reconstruits seraient efficaces dans la reconstruction de valeurs culturelles, en montrant la façon dont étaient organisées les données de l'expérience. Personnellement je pense que les deux affirmations sont à la fois vraies et fausses.

Même dans le domaine sémitique, des objections contre la reconstruction de la culture matérielle se reflétant dans une protolange possible n'ont pas manqué. Bien sûr il va de soi qu'une protolange unitaire est une abstraction méthodologique à laquelle il est impossible d'attribuer une réalité historique. Au IV^e millénaire av. J. C. il n'existait pas de conditions culturelles capables de justifier, ou d'imposer, une telle unité linguistique. L'éblaïte est par bien des côtés extrêmement proche du sémitique reconstruit mais en même temps il est décidément particulier (il suffit de penser aux innovations indépendantes de l'éblaïte et de l'akkadien). Personne aujourd'hui ne songerait à produire, même pour le Protosémitique, un texte comme la petite fable *Avis akvasaska* "Le mouton et le cheval", proposée par August Schleicher en 1868 pour le Protoindoeuropéen.³⁷ Malgré ce, lorsqu'il est possible de repérer des vocables largement attestés depuis une époque très ancienne et lorsqu'existent les conditions d'un milieu culturellement défini utilisant ce lexique, je crois encore que le sens linguistique peut indiquer le référent, bien qu'avec des degrés de probabilité divers.³⁸ Naturellement une attestation sémantique très étendue et un sens dérivé de la valeur descriptive d'un signe sont deux choses bien différentes.

Que l'on considère l'ébl. *šaršā(n)* (glose du sum. *ù-sar*), interprétable comme le duel d'un nom dérivé du sém. **drš* "mordre". Sur la base des attestations dans les langues sémitiques occidentales (les seules où la racine était attestée jusqu'ici) la valeur descriptive du mot éblaïte pourrait être "dent" (cf. syr. *ʿaršā*, ar. *ḍirs*, ge. *ḍars* "dent molaire"). Seulement les contextes du sumérogramme dans les textes de chancellerie et l'équivalence du sum. *ù-sar-ak* avec l'ébl. *šahālum* "affiler" dans la liste lexicale bilingue permettent de proposer la signification "les deux cotés affilés (du poignard à deux tranchants)".³⁹ On notera que le passage de "mordre" à "affiler" nécessite les techniques d'affilage des instruments lithiques.⁴⁰

L'ébl. *sa-rí-a-du*, dérivable du sém. **śar-* "cheveux", déjà mentionné, est un exemple ultérieur de mot dont le référent ne peut pas être déduit de la valeur descriptive du signe. Il faut remarquer que, si nous ne possédions pas l'équivalent sumérien *uš_x* que signifie "sang", nous ne serions pas en mesure d'aller plus loin que un dérivé de "cheveux".

En ce qui concerne l'organisation des données de l'expérience, les exemples produits sont tout à fait valables. C'est le cas du lat. *superstes* "témoin; survivant" et *superstitio*, formations dont les fondements doivent être recherchés dans la préhistoire où dans plusieurs langues indoeuropéennes la notion de la

37. Récemment, CAMPANILE 1986.

38. Récemment, cf. DIAKONOFF 1998.

39. FRONZAROLI 1989, p. 8 et n. 20 ; voir aussi FRONZAROLI 2003, p. 306 sq.

40. CIVIL 1984, p. 284, n. 6.

connaissance repose sur l'indication d'une mise en rapport avec l'objet selon une dimension spatiale (*qui super stat*). Pour ce qui est des langues sémitiques on pourrait certainement faire des observations valables sur l'organisation des données de l'expérience, à partir des valeurs descriptives du signe linguistique. Il suffira toutefois de rappeler les déductions de Boman,⁴¹ qui suscitèrent les critiques de Barr⁴², pour se rendre compte à quelles erreurs pourrait conduire également cette ligne de recherche.

7. Conclusion

Compte tenu des modalités et des problèmes qui la caractérisent, quel jugement peut-on porter sur la recherche étymologique à une époque comme la nôtre avide de certitudes et de méthodes rigoureusement transmissibles? Le jugement dépend de la manière dont elle est définie et pratiquée. L'étymologie d'aujourd'hui devrait être définie comme une histoire des mots qui ne consiste pas en comparaisons formelles étayées par une ressemblance abstraite de sens, mais qui tient compte des différentes forces qui interagissent dans l'histoire des langues (comme la phonétique expressive, les conséquences de la diffusion, les niveaux sociolinguistiques, le bilinguisme, l'analogie). Considérée sous cet angle, l'étymologie perd son caractère ludique, comme l'écrivait Malkiel,⁴³ pour devenir une description de biographies de mots pris séparément. Je crois fermement en l'utilité et en l'avenir de cette étymologie définie comme histoire des mots.

8. Bibliographie

- AHW: W. VON SODEN, *Akkadisches Handwörterbuch*, Wiesbaden 1965-1981.
 ARCHI 1992: A. ARCHI, *Transmission of the Mesopotamian Lexical and Literary Texts*, in P. FRONZAROLI (ed.), *Literature and Literary Language at Ebla* (Quaderni di Semitistica, 18), Firenze, pp. 1-39.
 BARR 1961: J. BARR, *The Semantics of Biblical Language*, Oxford.
 BENEDETTI 2003: M. BENEDETTI, *L'etimologia fra tipologia e storia*, dans M. MANCINI (a cura di), *Il cambiamento linguistico*, Roma.
 BOMAN 1954: T. BOMAN, *Das hebräische Denken im Vergleich mit dem griechischen*², Göttingen.
 BROCKELMANN 1908-1913: C. BROCKELMANN, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*, I-II, Berlin.
 BROCKELMANN 1928: C. BROCKELMANN, *Lexicon Syriacum*², Halle.
 BUHL 1915: *Wilhelm Gesenius' Hebräisches und Aramäisches Handwörterbuch über das Alte Testament*¹⁷, bearbeitet von F. BUHL, Leipzig.
 CAD: *The Assyrian Dictionary of the Oriental Institute of the University of Chicago*, Chicago 1956-.
 CAMPANILE 1986: E. CAMPANILE, *Le pecore dei neogrammatici e le pecore nostre*, in A. QUATTORDIO MORESCHINI (testi raccolti a cura di), *Un periodo di storia linguistica: i neogrammatici*, Pisa, pp. 147-157.
 CIVIL 1984: M. CIVIL, *Notes on the "Instructions of Šuruppak"*, *JNES* 43, pp. 281-298.
 COHEN 1970-: D. COHEN, *Dictionnaire des racines sémitiques ou attétes dans les langues sémitiques*, 1-2, La Haye 1970-76; (avec la collaboration de F. BRON et A. LONNET), 3-, Leuven 1993-.
 COLLINGE 1990: N.E. COLLINGE, *An Encyclopaedia of Language*, London-New York.

41. BOMAN 1954.

42. BARR 1961, tout spécialement pp. 46-79 et pp. 96-100.

43. "any suspicion of playfulness", MALKIEL 1994, p. 1172.

- DEL OLMO LETE 2003: G. DEL OLMO LETE, *Questions de linguistique sémitique. Racine et lexème. Histoire de la recherche (1940-2000)*, Paris.
- DIAKONOFF 1998: I. DIAKONOFF, *The Earliest Semitic Society. Linguistic Data, JSS* 43, pp. 209-219.
- ERNOUT - MEILLET 1959: A. ERNOUT - A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*⁴, Paris.
- FRONZAROLI 1972: P. FRONZAROLI, *Problemi della lessicografia comparativa semitica, OrAn* 11, pp. 241-262.
- FRONZAROLI 1984: P. FRONZAROLI, *The Eblaic Lexicon: Problems and Appraisal*, in P. FRONZAROLI (ed.), *Studies on the Language of Ebla* (Quaderni di Semitistica, 13), Firenze, pp. 117-157.
- FRONZAROLI 1989: P. FRONZAROLI, *Il culto degli Angubbu a Ebla*, in P. FRONZAROLI (ed.), *Miscellanea Eblaitica*, 2 (Quaderni di Semitistica, 16), Firenze, pp. 1-26.
- FRONZAROLI 1995: P. FRONZAROLI, *Fonti di lessico nei testi di Ebla, SEL* 12, pp. 51-64.
- FRONZAROLI 2003: P. FRONZAROLI, con la collaborazione di A. CATAGNOTI, *Testi di cancelleria: i rapporti con le città* (ARET XIII), Roma.
- FRONZAROLI 2005: P. FRONZAROLI, *Parasitic Insects in the Lexical Lists from Ebla*, dans R. BOMBI - G. CIFOLETTI - F. FUSCO - L. INNOCENTE - V. ORIOLES (a cura di), *Scritti in onore di Roberto Gusmani*, Alessandria.
- GELB 1957: I.J. GELB, *Glossary of Old Akkadian*, Chicago.
- GELB 1977: I.J. GELB, *Thoughts about Ebla: A Preliminary Evaluation. March 1977, SMS* I/1, pp. 3-30.
- HAL: L. KOEHLER - W. BAUMGARTNER, *Hebräisches und Aramäisches Lexikon zum Alten Testament*³, Leiden 1967-1996.
- LESLAU 1987: W. LESLAU, *Comparative Dictionary of Ge^eez*, Wiesbaden.
- Linguistic Bibliography 2003: *Linguistic Bibliography for the Year 1999* (Permanent Committee of Linguists), Dordrecht.
- MALKIEL 1994: Y. MALKIEL, *Etymology*, dans R.E. ASHER (ed.), *The Encyclopedia of Language and Linguistics*, Vol. 3, Oxford, pp. 1168-1178.
- MILITARIEV - KOGAN 2000: A. MILITARIEV - L. KOGAN, *Semitic Etymological Dictionary. Vol. I. Anatomy of man and animals*, Münster.
- PICCHIONI 1997: S.A. PICCHIONI, *Testi lessicali monolingui "eš-bar-kin_x"* (MEE 15), Roma.
- SJÖBERG 2003: Å. W. SJÖBERG, "Notes on Selected Entries from the Ebla Vocabulary eš₂-bar-kin₅ (IV)", dans W. SALLABERGER - K. VOLK - A. ZGOLL (hrsg.), *Literatur, Politik und Recht in Mesopotamien. Festschrift für C. Wilcke*, Wiesbaden, pp. 251-266.
- ULLMANN 1962: S. ULLMANN, *Semantics: An Introduction to the Science of Meaning*, Oxford.
- VON SODEN 1952: W. VON SODEN, *Grundriss der akkadischen Grammatik*, Roma.
- VON SODEN 1995: W. VON SODEN, *Grundriss der akkadischen Grammatik*³, unter Mitarbeit von W.R. MEYER, Roma.